

## « Surtout qu'elle ne meure pas »

### Du fleuve Sénégal au cap de Bonne-Espérance, les combats d'une militante, féministe et journaliste panafricaine (années 1970-1990). Entretien avec Eugénie Rokhaya Aw

Florian Bobin et Maky Madiba Sylla

Citer cet article : Bobin Florian et Sylla Maky Madiba (2023), « “Surtout qu'elle ne meure pas”. Du fleuve Sénégal au cap de Bonne-Espérance, les combats d'une militante, féministe et journaliste panafricaine (années 1970-1990). Entretien avec Eugénie Rokhaya Aw », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/entAw>

Mise en ligne : juin 2023

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2023.entretien05>

#### Résumé

Dans cet entretien, Eugénie Rokhaya Aw retrace son expérience de militante politique au Sénégal et de journaliste panafricaine engagée. Elle y raconte comment, emprisonnée pour son activisme ou établie en usine pour ses reportages, elle participe à des initiatives d'alphabétisation de femmes détenues et ouvrières. Reportrice, elle couvre plusieurs conflits armés en Afrique, s'engage contre le régime d'apartheid et rédige une thèse de doctorat sur la parole des femmes rwandaises post-génocide. Dans les années 2000, elle prend la tête du CESTI, l'école de journalisme de l'université de Dakar. À travers ce témoignage, Eugénie Rokhaya Aw, qui nous a tristement quittés le 3 juillet 2022, nous plonge dans les complexités d'une Afrique en quête de décolonisation.

**Mots-clés :** militantisme ; Sénégal ; décolonisation ; féminisme ; journalisme ; panafricanisme

#### “Just Make Sure She Doesn't Die”. From the Senegal River to the Cape of Good Hope, the Struggles of a Pan-African Activist, Feminist, and Journalist (1970s-1990s). An interview with Eugénie Rokhaya Aw

#### Abstract

In this interview, Eugénie Rokhaya Aw recounts her experience as a political activist in Senegal and a pan-African journalist. In prison and factories, she took part in alphabetization initiatives for women detainees and workers. As a journalist, she covered several armed conflicts in Africa, joined the struggle against the South African apartheid regime, and wrote a doctoral thesis on post-genocide Rwandan women's voices. In the 2000s, she became the head of the Dakar University School of Journalism. Through this testimony, Eugénie Rokhaya Aw, who sadly passed away July 3, 2022, immerses the reader in the complexities of a decolonising Africa.

**Keywords:** activism; Senegal; decolonisation; feminism; journalism; Pan-Africanism



« Pendant très longtemps nous n'avons pas parlé, nous nous sommes tus, peut-être par pudeur, pour ne pas déranger les autres ; parce que, mine de rien, nous avons une souffrance que nous continuions à transporter avec nous. Tout est encore vivant, enfoui, mais en disant, en entendant les autres le dire, la mémoire refait surface. » C'est par ces mots qu'Eugénie Rokhaya Aw entama son intervention au colloque *Les gauches révolutionnaires en Afrique subsaharienne (années 1960-70), une histoire politique et sociale à écrire* à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar le 30 octobre 2019<sup>1</sup>. Du constat d'un silence générationnel, elle y déclina ses souvenirs de la clandestinité politique imposée par l'État-parti au Sénégal dans les années 1970. Cette prise de parole nous interpella pour la vivacité des détails exhumés, mais aussi pour sa singularité : celle d'une militante. En effet, le temps passant, tandis que certaines figures décèdent, d'autres ne souhaitent pas – ou plus – s'exprimer sur leurs activités politiques passées ; un phénomène accentué chez les femmes, sujettes à un contrôle social accru<sup>2</sup>. L'impression que nous laissa Eugénie Rokhaya Aw confirma notre volonté de réaliser un film sur les luttes révolutionnaires sous la présidence de Léopold Sédar Senghor. Un an plus tard, le 24 novembre 2020, elle accepta de nous accueillir chez elle à Dakar pour un entretien filmé dans le cadre du tournage de notre documentaire *Le Sénégal révolutionnaire*<sup>3</sup>.

**Illustration n° 1 : Eugénie Rokhaya Aw lors de notre entretien à Dakar, 24 novembre 2020**



Le témoignage d'Eugénie Rokhaya Aw permet d'éclairer les luttes de plusieurs générations héritières des indépendances africaines et qui en ont combattu les modalités. Née en 1952 à Paris d'une mère martiniquaise et d'un père sénégalais, Aw participa dès 1971 au développement du mouvement étudiant à l'université de Dakar par son engagement dans la création en 1973 de l'Association générale des étudiants du Sénégal (AGES), née des cendres de l'Union des étudiants de Dakar (UED) et de l'Union démocratique des étudiants du Sénégal (UDES) dissoutes. Dans le sillage de « Mai 68 », le retour d'étudiants sénégalais en France comme Landing Savané et Omar Blondin Diop contribua à l'essor des idées maoïstes et, en 1974, à la création du front anti-impérialiste *And Jëf*<sup>4</sup>. Aw raconte ainsi les rouages du cloisonnement induit par

<sup>1</sup> Aw Eugénie Rokhaya, in Fondation Rosa Luxembourg, Review of African Political Economy, *Les gauches révolutionnaires en Afrique subsaharienne (les années 1960 et 1970), une histoire politique et sociale à écrire*, Colloque, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, 30 octobre 2019.

<sup>2</sup> Rillon Ophélie (2012), « Ces femmes que je ne saurais voir. Les dimensions sexuées de l'enquête de terrain en histoire », *Hypothèses*, 15(1), pp. 41-51.

<sup>3</sup> Quelques passages contenant des éléments biographiques supplémentaires, issus de l'entretien mené par Yannek Simalla avec Eugénie Rokhaya Aw le 16 janvier 2019 à Dakar, ont ainsi été incorporés. Nous le remercions pour son autorisation de reproduction. Voir : Simalla Yannek, « Trois femmes prisonnières politiques au temps de Léopold Sédar Senghor : Eugénie Aw », *YouTube*, 19 mars 2019. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=SUV9c1rL3Kc>.

<sup>4</sup> Dans un contexte mondial de luttes contre l'autorité, la jeunesse étudiante au Sénégal s'insurge, près d'une décennie après l'indépendance nominale, contre la mainmise française encore multiforme et appelle à l'« africanisation » de tous les secteurs du pays. L'Union des étudiants de Dakar (UED) et l'Union démocratique des étudiants du Sénégal (UDES) jouent un rôle majeur dans la grève de l'université et la liaison avec les lycéens et ouvriers en 1968. La diffusion des idées maoïstes mène à la création du Mouvement de

la clandestinité – avec son lot d’intimidation, d’arrestations et de torture, illustrés par l’affaire *Xare Bi* en 1975 – et décrit comment les questions de genre, et de classe, traversent également l’expérience militante.

Dans le même temps, jeune journaliste, elle s’efforça de documenter les conditions de travail des femmes ouvrières, à qui elle dispensait des cours d’alphabétisation. Mais son engagement politique lui valut d’être licenciée en 1976 du quotidien national sénégalais *Le Soleil*, après quoi elle rebondit rapidement en rejoignant l’hebdomadaire catholique ouest-africain *Afrique Nouvelle*. Aw évoque alors son « décalage » identitaire – en tant qu’africaine, occidentale et antillaise – ainsi que son engagement panafricaniste et internationaliste : au cours des années 1980, elle participa à la deuxième conférence internationale des femmes de Copenhague ; couvrit plusieurs conflits armés comme en Érythrée, au Congo-Brazzaville et au Zaïre ; rencontra le président Thomas Sankara pour un entretien sur les femmes dans la révolution burkinabè ; s’engagea auprès de la Conférence des Églises de toute l’Afrique (CETA) présidée par l’archevêque Desmond Tutu en lutte contre le régime d’apartheid en Afrique du Sud. Dans cette lignée, elle rédigea sa thèse de doctorat à l’université du Québec à Montréal (UQAM) en 2001, une histoire orale des femmes rwandaises post-génocide des Tutsi de 1994<sup>5</sup>. Elle rentra ensuite au Sénégal au début des années 2000 pour enseigner à l’école de journalisme de l’université de Dakar – le Centre d’études des sciences et techniques de l’information (CESTI) – puis d’en prendre la direction de 2005 à 2011<sup>6</sup>. Dans ses enseignements, Aw insista sur l’importance de la vitalité d’une presse indépendante et critique. À l’issue de son mandat au CESTI, elle poursuivit sa réflexion autour de deux axes – le rôle des médias et l’extrémisme violent – tout en animant des ateliers de formation, rassemblant des jeunes reporters de toute l’Afrique de l’Ouest pour les initier aux enjeux de la couverture de zones de conflit ainsi qu’à la déontologie dans la profession, notamment auprès du Conseil pour l’observation des règles d’éthique et de déontologie dans les médias (CORED)<sup>7</sup>.

Finalement, Eugénie Rokhaya Aw ouvre un double débat. D’une part, celui de l’alignement théorique de courants de la gauche révolutionnaire sur des philosophies politiques étrangères, à l’image du maoïsme. D’autre part, celui de l’impact de la première transition partisane de l’histoire politique du Sénégal (avec l’élection d’Abdoulaye Wade en 2000 grâce à une large coalition constituée notamment de dirigeants de gauche) sur la pérennité d’une opposition radicale née dans la clandestinité, désormais face à l’exercice du pouvoir.

Eugénie Rokhaya Aw nous a tristement quittés le 3 juillet 2022, à l’âge de 70 ans.

*Yalla na suuf sedd ci kaawam*<sup>8</sup>.

la jeunesse marxiste-léniniste (MJML), dont une scission donne naissance au Mouvement populaire marxiste-léniniste du Sénégal (MPMLS) et à *Reenu Réew Mi* (RRM, « les racines de la nation » en wolof). En 1974, RRM lance le front anti-impérialiste *And Jéf* (AJ, « agir ensemble » en wolof) et un journal, *Xare Bi* (« la lutte » en wolof), mouvance dans laquelle s’inscrit Eugénie Rokhaya Aw. Sur « Mai 68 », voir : Blum Françoise (2012), « Sénégal 1968 : révolte étudiante et grève générale », *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, 59(2), pp. 144-177 ; Bathily Abdoulaye (2018), *Mai 68 à Dakar ou la révolte universitaire et la démocratie*, Dakar, L’Harmattan-Sénégal ; Gueye Omar (2017), *Mai 1968 au Sénégal, Senghor face au mouvement syndical*, Paris, Karthala. Sur la gauche révolutionnaire des « années 1968 », voir : Bianchini Pascal (2019), « The 1968 years: revolutionary politics in Senegal », *Review of African Political Economy*, 46(160), pp. 184-203.

<sup>5</sup> Voir : Aw Eugénie Rokhaya (2001), « Paroles de femmes rwandaises : de la culture du génocide à la culture de la paix ?, 1994-1999 », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.

<sup>6</sup> Voir : Durand Monique, « Retour au bercail – Du Labrador à Dakar », *Le Devoir*, 30 décembre 2008. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://www.ledevoir.com/societe/225237/retour-au-bercail-du-labrador-a-dakar>.

<sup>7</sup> Voir, en annexe, la bibliographie sélective des publications d’Eugénie Rokhaya Aw.

<sup>8</sup> « Que la Terre lui soit légère » en wolof.

**Illustration n° 2 : Eugénie Rokhaya Aw lors d'une rencontre du CORED à Dakar, 2022<sup>9</sup>**



## **Combattre, hier et aujourd'hui**

**Eugénie Rokhaya Aw, merci de nous recevoir chez vous. Pouvez-vous vous présenter et partager vos premiers souvenirs politiques ?**

Je suis née un peu avant les indépendances et, très tôt, j'ai été confrontée à toute l'histoire de la décolonisation, de l'esclavage. « Rokhaya » et « Eugénie » sont importants pour moi parce que ce sont les prénoms de mes deux grands-mères : ma grand-mère maternelle, Eugénie, de la Martinique, et ma grand-mère paternelle, Rokhaya, de la région du fleuve Sénégal. Deux itinéraires qui n'étaient pas censés se rencontrer. C'est pour ça qu'ils sont importants pour moi.

Au début des années 1950, mes parents étaient étudiants en France : mon père aux études comme éducateur spécialisé pour l'enfance délinquante, et ma mère boursière de l'école des Beaux-Arts, venue de la Martinique, où elle avait eu comme professeure, au lycée Schoelcher, Suzanne Césaire, l'épouse d'Aimé Césaire, dont on ne parle pas, et pourtant qui leur parlait des « États-Unis d'Afrique » dans les années 1940<sup>10</sup>. Ma mère a travaillé comme petite main chez de grands couturiers pour nourrir la famille pendant que mon père faisait ses études. On est resté en France quelque temps.

Par la suite, mon père a eu une affectation au Niger comme directeur du Centre de rééducation pour les enfants délinquants de Dakoro et s'est rallié au Sawaba de Djibo Bakary<sup>11</sup>. J'étais gamine et je me souviens quand on a tous été arrêtés ; il a été emprisonné, ensuite libéré, mais il a dû prendre le maquis. C'était

<sup>9</sup> Source : Moussa Sow, in CORED, « Communiqué Hommage à Eugénie Rokhaya Aw Ndiaye », 12 juillet 2022.

<sup>10</sup> Née Suzanne Roussi, Suzanne Césaire (1915-1966) participe activement au mouvement de la Négritude dans le Paris d'entre-deux-guerres et écrit dans l'emblématique revue *L'Étudiant noir*. À son retour en Martinique, après des études à l'École normale supérieure, elle devient enseignante au lycée Victor Schoelcher de Fort-de-France et cofonde, avec son époux Aimé Césaire, la revue culturelle *Tropiques*, censurée par le régime de Vichy pour ses positions anticolonialistes et résistantes. Voir : Césaire Suzanne (2009), *Le grand camouflage. Écrits de dissidence (1941-1945)*, Paris, Seuil.

<sup>11</sup> Le Sawaba est un parti politique d'orientation socialiste fondé en 1956 par l'indépendantiste nigérien Djibo Bakary (1922-1998) à la suite de son expulsion du Parti progressiste nigérien (PPN), affilié au Rassemblement démocratique africain (RDA), pour son opposition à la ligne du dirigeant ivoirien Félix Houphouët-Boigny de rompre avec le Parti communiste français (PCF) et se rapprocher avec le gouvernement français. Après l'indépendance, sous le régime à parti unique et profrançais du président Hamani Diori, le Sawaba est contraint à la clandestinité et Bakary à un exil de quinze ans. Voir : Bakary Djibo (1992), « *Silence ! On décolonise...* » *Itinéraire politique et syndical d'un militant africain*, Paris, L'Harmattan.

pendant la période – le règne, comme je l'appelle – de Colombani : quand il fallait réprimer, c'est lui qu'on envoyait. C'était un Corse connu pour être l'un des piliers de la colonisation<sup>12</sup>. Il a dit à ma mère : « On est tous les deux chrétiens. Vous dites le Notre Père comme moi. Dites à votre mari de demander pardon et je le relâche. » Ma mère lui a répondu : « Jamais. »

Je pense que j'ai pris de mes deux parents. Mon père était téméraire, ma mère était courageuse. Être téméraire, c'est y aller : « Allez, on fonce ! », quelquefois sans prendre conscience de ce qui va se passer. Les femmes connaissent la vie de tous les jours, elles connaissent les risques, mais elles décident de résister ou même de faire des choses qu'elles n'ont pas envie de faire, pour le bien de leur famille ou de leur communauté. L'un des regrets que j'ai eus, c'est de n'avoir pas suffisamment pénétré leur histoire à tous les deux. Mais c'était l'époque. Les enfants ne posaient pas trop de questions.

## Le Grand Soir ?

**Vous arrivez à l'université de Dakar à la rentrée 1971, à une période encore fortement marquée par l'effervescence étudiante de « Mai 68 ». Comment votre militantisme prend-il forme ?**

À l'université, j'ai commencé par faire médecine, mais ça ne marchait pas, donc je suis allée en philosophie. Grand écart. C'est là où tout ce qui était marxisme-léninisme, toutes tendances confondues, se retrouvait. Et c'est comme ça que j'ai été accrochée par cette idée de renversement de perspective ; que c'était possible de changer l'État, de changer la société et de la transformer radicalement. Je n'étais pas d'accord avec la discipline. Je n'étais pas d'accord avec l'autorité. Et je le faisais savoir. Ça créait énormément de troubles dans les salles où je me trouvais. Que fait un prof quand un étudiant vient pieds nus en cours ? Et j'avais l'habitude de m'habiller en rouge. Vous voyez comment je suis ? Je faisais de la provocation et les propos que je tenais ont probablement trouvé écho auprès de personnes qui étaient organisées.

Mon décalage – je suis africaine, occidentale et antillaise – fait que je peux me permettre de faire des choses que d'autres ne feront pas. Exemple : grève à l'université. La police boucle tout, mais il faut qu'on rentre des tracts. C'est moi qui vais les faire rentrer. Et il faut passer le message aux étudiants qu'on est en grève. C'est moi qui vais le passer, parce que j'arrive comme la bonne petite Occidentale. « Évidemment qu'elle ne peut pas manquer les cours. » Je n'ai pas l'air de ça... n'est-ce pas ? Donc je rentre et je fais le boulot. C'était tout à fait conscient, tout à fait volontaire. Je n'étais forcée de rien du tout, au contraire.

On m'a donné des choses à lire. Et, petit à petit, j'ai été intégrée à des cellules. Puis à des groupes. C'est comme ça que je suis rentrée dans le mouvement. Très vite, j'ai mis de côté les études universitaires parce que ce monde que je découvrais me semblait fascinant et valait la peine que je lui consacre mon existence.

À partir du moment où j'ai été insérée dans les milieux ouvriers, j'allais à Guédiawaye et à Pikine<sup>13</sup> pour faire de l'alphabétisation et de la conscientisation. Au niveau de l'alphabet, on prenait des mots qui étaient connotés. Par exemple « A », on va prendre « arachide ». Et là on va travailler sur toute la filière arachidière. Comment cette culture s'est implantée au Sénégal ? Qu'est-ce que ça signifie pour les paysans<sup>14</sup> ? Donc pour des femmes ouvrières, c'est une ouverture sur d'autres mondes. Mais ce sont aussi des femmes qui viennent du milieu rural, qui commencent petit à petit à comprendre le processus qui a fait qu'elles sont devenues pauvres. On passait tout l'alphabet à essayer de leur expliquer la situation au Sénégal : pourquoi elles étaient

<sup>12</sup> Don Jean Colombani (1903-1977), administrateur colonial français réputé de poigne, gouverneur de la colonie du Sénégal entre 1955 et 1957, est nommé gouverneur de la colonie du Niger en 1958 peu avant le référendum pour la « Communauté française » afin de faire triompher le « oui ». Il deviendra par la suite haut-commissaire (1959-1960), puis, après l'indépendance du Niger, ambassadeur de France (1960-1962). Voir : Youdji Tchuisseu Ghislain et Deltombe Thomas (2021), « De la loi-cadre Defferre à la Communauté : les rails institutionnels du néocolonialisme », in T. Borrel, A. Boukari-Yabara, B. Collombat et T. Deltombe (dir.), *L'empire qui ne veut pas mourir : une histoire de la Françafrique*, Paris, Seuil, pp. 219-230.

<sup>13</sup> Pikine et Guédiawaye sont les deux plus grosses banlieues populaires de Dakar.

<sup>14</sup> Héritage de la monoculture coloniale et principale ressource de l'État en matière d'agriculture (80 % des exportations du pays en 1966), la culture de l'arachide est désaffectée par un nombre croissant de paysans dans les années 1970, période de sévère sécheresse à travers le Sahel, nécessitant une forte main-d'œuvre pour des rendements bien plus faibles que d'autres cultures comme le riz ou le mil. Le « malaise paysan » atteint de telles proportions que, dans l'incapacité de rembourser leurs dettes contractées auprès de l'État, un certain nombre de paysans sont arrêtés, intimidés et torturés au DDT (un insecticide cancérigène) par des percepteurs dépêchés par les autorités. Voir : Faye Ousseynou et Thioub Ibrahima (2003), « Les marginaux et l'État à Dakar », *Le Mouvement social*, 204(3), p. 100.

dans une usine ; comment elles pouvaient s'organiser à l'intérieur de l'usine pour combattre leurs conditions extrêmement difficiles.

On était de la mouvance « mao », donc on savait tout sur le *Petit Livre rouge*. Tous les textes, on les connaissait. On avait des travaux à faire, des conférences à donner. Parce que la « pensée Mao Tsé-Toung » pensait justement au monde paysan, montrait le lien entre le monde rural et le monde urbain<sup>15</sup>. Toutes ces questions-là étaient posées et me semblaient être la chose, à l'époque, la plus adaptée à nos convictions, à notre vision pour l'avenir. En même temps, il y avait quand même une pensée locale : tout ce mouvement qui allait dans les campagnes, qui allait rencontrer des paysans, qui vivait la vie des paysans ; ce travail au niveau des usines qui a permis d'alphabétiser un certain nombre de personnes ; ce travail culturel qui a été fait – que ce soit le théâtre, le chant, la poésie –, cette recherche de nos héros oubliés comme Lamine Senghor<sup>16</sup> ; ce travail du mouvement populaire, en particulier sportif ; ce travail auprès des jeunes exclus de l'école que nous avons essayé de présenter indépendamment au baccalauréat<sup>17</sup>. Tous ces éléments-là étaient issus d'une pensée qui se détachait aussi de ce qu'il y avait d'aliénant par rapport à des mouvements qui pouvaient se passer ailleurs.

**En cette première moitié des années 1970, seul le parti au pouvoir, l'Union progressiste sénégalaise (UPS), est autorisé. L'opposition n'ayant pas d'existence légale, les partis d'opposition n'ont d'autre choix que de s'organiser clandestinement. Comment vous êtes-vous structurés au sein de *And Jéf* (AJ) ?**

Il y avait différentes strates au niveau du parti et vous pouviez passer de l'une à l'autre. Ça veut dire que vous avez une cellule déterminée, vous avez un correspondant de la cellule et vous n'avez pas de lien avec d'autres cellules. Il y avait un cloisonnement extrêmement important entre les groupes. Ensuite, quand vous arrivez à un niveau supérieur, vous découvrez les liens qui peuvent exister entre cellules.

Plusieurs jours par semaine, vous étiez dans votre cellule et vous aviez des textes à lire, des exposés à faire, des comptes rendus à rendre, éventuellement des textes à écrire. C'est vraiment beaucoup de rigueur. Vous ne pouviez pas venir en retard ; c'était exclu, inimaginable. Être en retard ne faisait pas partie de l'univers mental des militants. Et si vous aviez un texte à présenter ou quelque chose à lire, vous ne pouviez pas vous présenter en disant : « Je ne l'ai pas fait. » C'était impensable. Puis, il y avait tout ce travail pratique dont vous deviez rendre compte.

Ce que la clandestinité signifiait, c'était avoir une vie normale et travailler le jour, et en avoir une autre le soir. On ne dormait pas beaucoup. Ça signifiait faire attention à ce qu'on disait. Ça signifiait aussi vivre relativement isolé. Et même quand vous aviez une famille, ça signifiait aussi que tout était dirigé vers le mouvement. On n'avait pas de week-end. Quand j'avais mon salaire, un tiers allait au mouvement, pour donner un minimum de rémunération à ceux qu'on appelait les « révolutionnaires professionnels », établis dans le monde paysan, consacrés totalement à la cause, mais qui n'avaient plus de revenus. Donc toute votre vie était dédiée à ça.

Quand mon fils était tout petit, je l'installais quelque part avec des jeux, et puis je faisais mes activités. Lui aussi, il fallait que je lui explique qu'il ne fallait pas en parler autour. À un moment, on a déménagé dans

<sup>15</sup> Le maoïsme bénéficie d'un écho favorable au Sénégal à partir de la deuxième moitié des années 1960, à l'image de l'éphémère Parti communiste sénégalais (PCS), fondé en 1965 par d'anciens militants du Parti africain de l'indépendance (PAI). Mais c'est au cours des années 1970 que la mouvance se formalise, dans la clandestinité, autour d'*And Jéf*.

<sup>16</sup> Tirailleur blessé lors de la Première Guerre mondiale, Lamine Senghor (1889-1927) devient une figure majeure et pionnière de l'anticolonialisme en France. À partir de 1924, Senghor milite aux côtés d'Hô Chi Minh et Messali Hadj dans l'Union intercoloniale, groupement affilié au Parti communiste français (PCF), et contribue à son journal *Le Paria*. Reprochant l'intégration limitée des militants noirs au sein du PCF, il fondera le Comité de défense de la race nègre (CDRN), puis la Ligue de défense de la race nègre (LDRN), et s'exprimera au congrès fondateur de la Ligue contre l'impérialisme et l'oppression coloniale à Bruxelles. Peu avant de décéder en 1927, il publie le pamphlet anticolonialiste et anticapitaliste *La violation d'un pays*. Voir : Senghor Lamine (2012), *La violation d'un pays, et autres écrits anticolonialistes*, présentation de David Murphy, Paris, L'Harmattan.

<sup>17</sup> Dans sa dynamique de massification, *And Jéf* lance, à partir de 1975, plusieurs organisations de base, parmi lesquelles : le Mouvement sport-progrès (MSP) promouvant, à travers les associations sportives et culturelles (ASC), le sport comme activité de mobilisation populaire ; le Front culturel sénégalais (FCS) valorisant – par la poésie, le théâtre et la musique – l'utilisation des langues nationales et publiant des brochures de figures oubliées de la résistance anticoloniale, comme Lamine Senghor et Aline Sitoe Diatta (1920-1944), ainsi que des textes de Mao traduits en wolof ; la Jeunesse ouvrière libre (JOL) s'implantant auprès de jeunes ouvriers. Sur le MSP, voir : Seen Paap, Ndao Fary et Dieng Diouly, « Jo Diop, entraîneur de football et marxiste », *Héritages*, 18 octobre 2020. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://youtu.be/K8ZhWXupaOo>. Sur le FCS, voir : Wane Ibrahima (2013), *Chanson populaire et conscience politique au Sénégal : L'art de penser la nation*, thèse de doctorat, Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

une superbe villa. Elle était vide, il y avait trop d'espace, mais on avait l'imprimerie clandestine. L'idée, c'était vraiment de la mettre dans un endroit qu'on ne pouvait pas soupçonner. On éditait, il y avait des tracts qui sortaient de là et il y avait le journal du mouvement<sup>18</sup>.

Et même dans votre travail, vous deviez bien le faire, surtout ne pas vous faire repérer. Mais à travers votre travail professionnel, il y avait aussi un travail militant.

**Beaucoup de dirigeants et militants d'And Jéf ont par exemple utilisé leurs positions de fonctionnaires à l'ONCAD (Office national de coopération et d'assistance au développement), organe chargé de contrôler le commerce de l'arachide, pour sonder la détresse des paysans et ainsi étendre le mouvement...**

Moi, j'ai profité du fait que j'étais journaliste, d'abord à *Dakar-Matin*, ensuite au *Soleil*<sup>19</sup>, pour choisir les thèmes que j'avais envie de traiter. J'ai pu traiter de beaucoup de thèmes culturels, profitant d'une grande exposition ou d'un spectacle pour prendre des contacts et établir des relations. J'ai été reçue par l'ambassade de Chine, je voyais des gens en train d'étudier le *Petit Livre rouge*, on m'y offrait des repas. J'étais aussi en lien avec le GRP (Gouvernement révolutionnaire provisoire de la république du Sud Viêt Nam) : en passant par Dakar en escale vers la Suisse, pour les accords de Paris, Madame Nguyễn Thi Binh, à l'époque ministre de l'Éducation du GRP, m'a donné une entrevue<sup>20</sup>.

Mais l'expérience la plus marquante a été celle des femmes ouvrières. Un jour, j'ai proposé à mon rédacteur en chef de faire un reportage sur les femmes ouvrières dans les usines de transformation de poisson au port de Dakar. Je me suis fait embaucher et les patrons étaient très fiers d'avoir « quelqu'un comme moi » qui venait travailler avec les femmes. On appliquait ce qu'on appelle « la ligne de masse », c'est-à-dire que quand on y allait, on vivait leurs vies. J'ai vu les conditions que les femmes vivaient : des conditions vraiment infrahumaines où, pour aller aux toilettes, vous deviez demander la permission et vous n'aviez pas le droit d'y aller plus d'un certain nombre de fois. Il y avait des rigoles avec l'eau, et le sang du poisson qui coule, et vous, vos pieds trempent dans l'humidité continuellement : la plupart des femmes enceintes ne menaient pas une grossesse jusqu'au bout. La chose la plus horrible : voilà des femmes qui travaillaient quelquefois depuis plusieurs années dans ces usines, mais tous les jours étaient réembauchées comme des journalières. Aucun droit. J'ai donc fait tout le travail qu'il fallait et j'ai fait mon article. Merci à la personne qui me supervisait, parce que l'article a tellement choqué que les patrons sont venus au journal et ont dit : « Non, il faut qu'elle fasse un démenti. » J'ai rétorqué : « Je refuse, jamais de démenti. » La personne qui a revu mon article m'a ensuite appelée : « Regarde, Eugénie, ce que tu as écrit et regarde ce que j'ai corrigé. Personne ne peut dire que tu parles de cette usine, mais tout le monde sait que c'est cette usine dont tu parles. »

Par la suite, ça nous a permis de revenir voir ces femmes-là, d'aller dans le désert – c'était un désert à l'époque, il n'y avait rien de Pikine à Guédiawaye. Et ces femmes marchaient pour venir travailler, n'avaient aucun moyen. Ce que je trouve extraordinaire avec ces femmes-là, c'est qu'à aucun moment je ne me souviens qu'une m'ait dit : « Tu nous racontes des histoires. » J'ai même fait le tatouage des lèvres avec elles. Et à l'époque, c'était un peu difficile, avec des bâtonnets aiguisés où on mettait de la poudre de charbon. Le sang coulait et surtout il ne fallait rien dire<sup>21</sup>. C'est ça aussi qui m'a fait me poser des questions par rapport à ce que sont les femmes. On dit : « Oh, les femmes, elles ne sont pas courageuses, elles ne sont pas ceci, elles ne sont pas cela. » Sauf que la contradiction, c'est que quand il y a ces exercices traditionnels, ces règles traditionnelles qu'elles doivent respecter, elles les respectent. Elles ne pleurent pas, elles ne crient pas. On leur dit *muñal*<sup>22</sup> dans leurs vies quotidiennes.

<sup>18</sup> Dès 1974, *And Jéf* diffuse son journal *Xare Bi*, sous le manteau, aussi bien en français qu'en wolof, un alphabet permettant d'écrire le wolof avec les caractères arabes et ses dérivés, actant ainsi la pénétration du mouvement dans le monde rural, notamment auprès d'érudits musulmans.

<sup>19</sup> Quotidien national, *Le Soleil*, ex-*Dakar-Matin* (1961-1970), accompagne la construction de l'État sénégalais en devenant son relai informationnel. Voir : Sow Mouhamadou Moustapha (2021), « Crise politique et discours médiatiques au Sénégal : Le traitement informationnel des événements de décembre 1962 à Dakar », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, 1, pp. 119-142. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/01.sow>.

<sup>20</sup> Nguyễn Thi Binh (née en 1927) est à la tête de la délégation du GRP (Gouvernement révolutionnaire provisoire de la république du Sud Viêt Nam) lors des accords de Paix de Paris signés le 27 janvier 1973, dont l'objectif est de mettre fin à la guerre au Vietnam.

<sup>21</sup> Pratique marquant le passage des femmes à l'âge adulte, notamment dans les cultures peules, soninké et bambara.

<sup>22</sup> « Faire preuve de patience, de tolérance, d'indulgence ou de retenue à l'égard de quelqu'un ou de quelque chose », *muñal* est une expression wolof particulièrement utilisée auprès des femmes pour les enjoindre à « prendre sur elles, sans broncher », quelle que soit la dureté d'une situation.

## Dimbokro Poulo Condor

Je me souviens d'une réunion de femmes à la Chambre de commerce, où vous avez des gens qui sont venus nous menacer, nous les femmes. On s'est levé, on leur a dit : « Vous voulez nous casser la gueule ? On vous cassera la gueule, c'est aussi simple que ça. » L'une des raisons – c'est une hypothèse que j'ai –, c'est que nous, nos parents avaient lutté contre la colonisation ; on avait vécu cette lutte-là, on avait vu toutes les souffrances, on était forgé par ça. À dire : « Tu veux nous agresser physiquement ? Même si tu nous casses la figure, on te le rendra. » On n'y réfléchissait même pas. Parce que si vous commencez à réfléchir, vous reculez. Vous vivez la situation telle qu'elle est, avec lucidité, et quoi qu'il arrive, quelle que soit la très grande souffrance, vous tentez de résister.

On se conditionnait vraiment. On savait tout, tout, tout de ce qui se passait au Vietnam avec la torture. Tout dans le détail. On récitait « Dimbokro Poulo Condor<sup>23</sup> ». On avait des livrets avec toutes les expériences possibles et imaginables. On a vécu la répression par procuration. On se mettait dans la peau des militants vietnamiens qui avaient résisté à des choses vraiment horribles, infrahumaines. On était devenu ces résistants vietnamiens. Mais quand vous vous trouvez en situation, c'est autre chose.

### **Le mouvement ne tardera pas à être touché de plein fouet lorsqu'en 1975 la police intercepte votre journal clandestin *Xare Bi...***

Un soir, ils débarquent chez moi. J'aime bien dire « ils » parce que, pour moi, ce sont des gens indéterminés. Ils emmènent celui qui à l'époque était mon mari, Abou Sow. Le chef me demande un verre d'eau ; je lui en donne un et je casse le verre devant lui. Ils s'en vont. Le lendemain matin, ils viennent me chercher. Ils m'emmènent dans une annexe du ministère de l'Intérieur. Là, ils me font monter à l'étage et me menacent. Ils m'emmènent mon mari, que je n'ai pas reconnu : il avait la tête qui avait doublé de volume, des ongles ensanglantés. Sous-entendu : « Tu parles, ou voilà quoi... » Et pourtant, il a fallu résister. Je voyais sa souffrance, mais je ne devais pas montrer que j'étais affectée, parce que je savais que c'est ce qu'ils attendaient. Je leur ai dit : « Vous me faites ce que vous voulez, je vous préviens : je suis enceinte. S'il m'arrive quoi que ce soit, vous en serez responsables. » Finalement, on m'emmène au commissariat central, au dernier étage, et ils ont torturé les gars. C'étaient souvent des anciens d'Algérie ou du Vietnam. Il y en a un qui nous disait : « Nous, on nous emmène notre père, notre mère et on nous dit de les torturer ? On n'a pas d'état d'âme. » Et puis il y avait un truc qui était très étrange : parfois, il y avait une coupure d'électricité à ce niveau-là.

Je me suis retrouvée en garde à vue au commissariat près de l'Assemblée nationale. Ensuite, la prison de Rebeuss. Comme il n'y avait pas de coin pour les femmes détenues politiques, j'étais avec les détenues de droit commun. La faveur qu'ils m'ont faite, c'est de laisser la cellule ouverte la journée. Tu n'as pas de lit, les toilettes sont à l'intérieur de la cellule, c'est la promiscuité totale, c'est dégoûtant. Je me suis fait une discipline absolue, heure par heure. Je me lève, je fais ma gym, je me douche, je prends mon petit-déjeuner. Ensuite, je commence les cours d'alphabétisation avec les détenues. Et je me donne du temps pour lire : j'ai lu tout *Le Capital* de Marx en prison. Faut le faire, hein ! J'étais fière de moi.

Un jour, je ne me sentais pas bien et j'ai demandé à aller à l'hôpital pour faire des examens. On m'y a emmené, mais à mon retour je ne me sentais toujours pas bien. On m'a ramenée à l'hôpital et le médecin, qui était le président de l'Ordre des médecins, a dit : « Non, il faut encore attendre quelque temps, quelques mois, pour voir ce qui se passe. » Le lendemain matin, je n'étais toujours pas bien. On m'a fait une piqûre antihémorragique. Quand il fait humide, je la ressens toujours cette piqûre. Et le soir, plop ! J'ai tout perdu. J'ai dû me mettre sur le matelas pour ne pas tout ensanglanter. Ça coulait. J'entendais vaguement des cris, mais je me suis vidée de mon sang. Tu n'appréhendes pas jusqu'au bout la logique de l'État, qui peut être un État assassin<sup>24</sup>. C'est quand j'ai fait ma fausse couche que j'ai eu le sentiment que j'étais en train de m'en aller. C'est grâce à mes compagnons qui étaient en prison, et aux prisonniers de droit commun qui se sont révoltés dans la salle où j'étais, qu'on m'a sortie de là, en sang. Il semblerait que Senghor ait dit, lorsqu'il a

<sup>23</sup> Refrain du poème « L'agonie des chaînes » de David Diop : « Dimbokro Poulo Condor / La ronde des hyènes autour des cimetières / La terre gorgée de sang les Képis qui ricanent / Et sur les routes le grondement sinistre des charrettes de haine / Je pense au Vietnamien couché dans la rizière / Au forçat du Congo frère du lynché d'Atlanta ». Voir : Diop David (1956), « L'agonie des chaînes », in D. Diop, *Coups de pilon*, Paris, Présence africaine.

<sup>24</sup> Sur la répression politique sous Senghor, voir : Bobin Florian (2023), « “On tue vos fils, réveillez-vous” ». Fragments d'une histoire de la répression politique au Sénégal (1960-1976) », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, 4.

appris ce qui m'était arrivé : « Surtout qu'elle ne meure pas. » C'est à ce moment-là que j'ai compris qu'ils avaient tué Blondin Diop<sup>25</sup>.

Dix ans après, je me suis retrouvée en prison pour une marche antiapartheid ; le régisseur est venu dans notre cellule de femmes et il m'a dit : « Toi, tu serais capable de tout. Tu serais capable de monter au haut du donjon et de te jeter dans les airs, juste pour dire qu'on t'a assassinée. » Ça a fait un quart de tour dans ma tête. Quand j'ai fait ma fausse couche, il paraît que la page de la main courante a été arrachée. Je me suis retournée et lui ai répondu : « Vous étiez capables de dire que je m'étais suicidée en prison, que ma fausse couche était un suicide ? »

## « La moitié d'un militant »

Là où je me suis dit qu'on est bien dans un monde de machos, c'est après la prison, quand on n'avait plus de revenus : les hommes qui sortaient de prison avaient 10 000 francs CFA et moi j'en avais 5000. Donc, j'étais la moitié d'un militant. Et puis, en même temps, c'était comme dans les partis traditionnels, vous aviez le « mouvement des femmes ». Aujourd'hui, j'aurais dit : « Non, les femmes doivent être fondues dans le mouvement en général, on n'a pas besoin d'un mouvement des femmes, sauf s'il y a des questions très spécifiques que nous devons traiter, nous comme femmes<sup>26</sup>. »

L'une des choses que j'avais remarquées, c'est l'admiration absolument inconditionnelle pour les femmes qui étaient différentes. Il y avait des militantes particulières. Comme si c'était exceptionnel parce que c'étaient des femmes. Mais quand vous n'étiez pas avec un militant, les gens allaient contrôler ce que vous faisiez. Je viens d'une culture chrétienne donc, chez moi, contrairement à mes camarades musulmans, même si je n'avais pas d'argent, il m'arrivait d'avoir une bouteille de vin : les gens venaient ouvrir mon frigidaire pour regarder ce que j'avais. Et ensuite, évidemment, il y avait des formes de prédation : si on pouvait vous avoir, on vous avait. On essayait toujours. Comme si vous aviez besoin de la protection d'un grand militant. Mais on n'est pas indépendants des rapports sociaux que produit notre société.

Une autre chose que j'avais remarquée, plus dans le mouvement populaire : nos amis venaient très souvent de la même origine ethnique ou de classe que nous. Et je me souviendrai toujours que celui qui faisait le thé, c'était quelqu'un qui était « casté<sup>27</sup> ». Ça m'avait interpellée. Je ne suis pas sûre que des camarades le voyaient. Ils le voyaient comme un camarade comme eux, qui était content de faire le thé, ce qui était probablement vrai. Mais il y a quelque chose, là : cette reproduction de la société, des règles sociales, qui était quand même un peu dérangeante dans un mouvement qui se disait révolutionnaire.

## Dans notre recherche, peu de femmes acceptent de témoigner de leur expérience dans la clandestinité. Comment expliquez-vous cela ?

Il y a beaucoup de pudeur. Il y a eu beaucoup de souffrances. Déjà, même pour les hommes, c'est difficile. Il y a beaucoup de choses qui sont prégnantes dans nos sociétés qui font que des gens ne veulent pas parler. Mais on accepte plus d'un homme qu'il parle que d'une femme. Nous, on est censées être dans l'espace privé domestique.

Les femmes ont été plus stigmatisées que les hommes. Quand on te dit : « Non, non, non, ce n'est pas ton rôle de faire ce genre de choses, de sortir dans une cellule et de revenir à minuit, 1 h du matin, 2 h du matin, ou quelques fois de ne pas revenir de la nuit. Il y a un problème. Tu dois avoir un époux, tu dois avoir

<sup>25</sup> Emprisonné pour avoir projeté la libération de ses camarades « incendiaires », le philosophe Omar Blondin Diop, figure du « Mai 68 » parisien, est retrouvé mort le 11 mai 1973 dans sa cellule de la prison de Gorée. L'enquête du juge d'instruction, l'ingérence des autorités dans l'enquête, le rapport de contre-expertise et les témoignages de codétenus et gardes pénitentiaires déconstruisent la version officielle d'un « suicide par pendaison ». Voir : Bobin Florian (2022), « Omar Blondin Diop : un artiste et militant ouest-africain en mouvement », in M. L. Manga (dir.), *Mobilités en Afrique de l'Ouest : Peuplement, territoires et intégration régionale*, Paris/Dakar, Hermann-Kala, pp. 121-142.

<sup>26</sup> Sur la place des femmes dans les luttes politiques pour l'indépendance et jusqu'au début des années 1990 au Sénégal, voir : Sow Dia Aïssatou (1995), *L'évolution des femmes dans la vie politique sénégalaise de 1945 à nos jours*, mémoire de maîtrise, Université Cheikh Anta Diop de Dakar. Sur la nature patriarcale de l'État au Sénégal, voir : Sow Fatou (1997), « Les femmes, le sexe de l'État et les enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation au Sénégal », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 6, pp. 127-144.

<sup>27</sup> La société sénégalaise est régie par une hiérarchisation sociale entre « non-castés » (les nobles, *gээр*) et « castés » (les artisans, *ñeeño*, parmi lesquels plusieurs sous-catégories) ; considérés comme « libres » (*jambur*) contrairement aux « esclaves » (*jaam*). Voir : Mbow Penda (2000), « Démocratie, droits humains et castes au Sénégal », *Journal des Africanistes*, 70(1-2), pp. 71-91.

des enfants. » Il y a toute cette structure sociale qui fait que de le dire, c'est très compliqué. Quand on les voit aujourd'hui, la manière dont elles sont habillées, je vois bien que ce sont des femmes qui sont immobiles. C'est trop de souffrances dont on ne veut pas parler, dont on a peur de parler, qu'on n'a pas réglées.

Je pense que les femmes sont beaucoup plus sensibles au lien familial. L'engagement militant a déchiré des familles. Or, traditionnellement, nous, on est censées faire du lien. Et on a encore plus déchiré nos familles, on a fait souffrir nos familles. Au moment où on était engagées, on n'a pas vraiment voulu voir cette souffrance-là. Après, ça nous est retombé dessus. Mes parents m'ont dit : « Est-ce que tu sais que tu nous as empêchés de dormir ? » Parfois, ce sont les enfants qui, eux-mêmes ayant souffert de l'engagement, bloquent l'écriture de cette histoire. Et dès qu'on veut en parler, tout de suite une levée de boucliers.

## **Le terrain avant tout**

### **Parallèlement au militantisme, vous entamez une carrière de journaliste dès 1970...**

Quand j'ai commencé à écrire pour le quotidien national *Dakar-Matin*, devenu *Le Soleil*, j'étais la seule femme journaliste. Mais c'était aussi étonnant d'arriver dans le journal de l'État, du gouvernement, et d'avoir une telle qualité d'encadrement. J'ai eu la possibilité de faire des choses qui m'intéressaient : travailler sur la condition des femmes. Et de subvertir ces sujets-là. Quand on parle de la question des femmes, on va vous donner les sujets qui concernent le panier de la ménagère, la nutrition, les épouses des présidents en visite au Sénégal... La subversion, c'est de rendre politiques toutes ces questions-là. Par exemple, je prenais des pays révolutionnaires, j'apprenais les luttes des femmes du FLN (Front de libération nationale, Algérie), de l'ANC (*African National Congress*, Afrique du Sud) de la SWAPO (*South West Africa People's Organization*, Namibie), de la ZANU (*Zimbabwe African National Union*), puis je mettais leur histoire dans le journal. Nutrition ? J'écrivais sur comment retrouver et revaloriser nos plats traditionnels.

Comme je faisais la page culturelle, on m'envoyait aux vernissages. Et il y a des gens que je détestais absolument. Quelqu'un comme le peintre français Pierre Soulages, je ne l'ai jamais senti, alors que c'était le héros de Senghor. Très souvent, mes papiers atterrirent sur la table de Bara Diouf, le directeur de publication du *Soleil*. Et, de temps en temps, sur la table du ministre de l'Information. Donc j'étais convoquée chez le ministre, qui m'expliquait : « Ce n'est pas possible, il faut vraiment que vous revoyiez votre manière de faire. On ne peut pas continuer comme ça. » Je disais : « D'accord, vous allez trouver quelqu'un d'autre, parce que franchement, moi, je n'aime pas ce gars-là. Vous m'avez dit critique ? Critique, qu'est-ce que ça veut dire ? » Et puis, quand il me raccompagnait à la porte, il me chuchotait : « Vous savez, Madame Aw, moi non plus, je n'ai rien compris [à Soulages]. » C'était vraiment très marrant ce rapport-là. Ou alors je faisais quelque chose sur la sécheresse et j'écrivais : « Non, non, non, arrêtez toutes vos prières, la sécheresse c'est la responsabilité des êtres humains. » Et je rencontre un ministre dans la rue qui me dit : « Arrête tes histoires ! » Je pense que, quelque part, les gens étaient d'accord avec moi, mais ne pouvaient pas le dire. Ce n'est pas pour les articles que j'écrivais que j'ai été chassée du *Soleil*, mais après mes problèmes politiques.

### **Après votre licenciement du *Soleil* en 1976, vous rebondissez rapidement à *Afrique Nouvelle*, journal catholique ouest-africain. Quels thèmes explorez-vous alors ?**

À un moment, je me suis vraiment spécialisée sur la question des conflits en Afrique. Je suis allée clandestinement en Érythrée, au deuxième Congrès des travailleurs et des femmes. J'ai aussi travaillé avec des communautés érythréennes du EPLF (*Eritrean People's Liberation Front*) à Nairobi, alors qu'on n'était pas sur la même ligne politique. Vous me direz qu'en Érythrée, ça a été l'échec total. Je suis allée partout sur les terrains d'opérations : Congo-Brazzaville, Zaïre (devenu République démocratique du Congo), Rwanda. J'ai aussi fait une entrevue avec Thomas Sankara : deux heures sur la question des femmes. Sankara était d'une race spéciale. Il avait tout compris et lui, il était dans l'action. C'est chez lui que ça s'est passé. Il m'a pris un petit tabouret, m'a installé l'enregistreur et regardait si j'étais bien. Une vraie réflexion qu'on ne retrouve pas, je pense, jusqu'aujourd'hui. Partout, j'ai essayé de voir vraiment dans le concret la souffrance extraordinaire de nos populations. Tout ça pour des manipulations d'ordre politique. J'ai d'ailleurs fait ma thèse de doctorat sur le génocide au Rwanda et la parole des femmes après le génocide.

Illustration n° 3 : Eugénie Rokhaya Aw (en bas à gauche) aux côtés de participantes à la deuxième conférence internationale des femmes de Copenhague, juillet 1980<sup>28</sup>



### Et la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud...

Oui, je me suis vraiment engagée dans la lutte contre l'apartheid. J'ai eu la chance de travailler avec la Conférence des Églises de toute l'Afrique (CETA), qui avait pour président Desmond Tutu<sup>29</sup>. Donc, évidemment, c'étaient des personnes qui étaient directement engagées dans la lutte contre l'apartheid. J'ai eu l'occasion de travailler avec des radios communautaires et de négocier avec des États africains. Alors qu'on était en période d'embargo, on a fait rentrer des jeunes sud-africains noirs dans nos pays pour travailler avec eux sur leurs projets clandestins contre l'apartheid. En particulier au Bénin, en 1992. On voyait leur peur. Comme ils n'avaient pas le droit aux visas, on leur retirait leurs passeports. Un Sud-Africain noir vivant sans passeport, c'est le risque d'être arrêté à n'importe quel moment. On a aussi eu l'occasion de rencontrer des gens exceptionnels comme Coretta King<sup>30</sup> et Maynard Jackson, premier maire noir d'Atlanta.

### Quelles traces souhaitez-vous donc laisser ?

Quand j'entends des jeunes dire : « Ils ont échoué, ils n'ont rien fait », ces jeunes, s'ils peuvent prendre la parole aujourd'hui, c'est parce qu'on a fait le boulot derrière eux<sup>31</sup>. C'est pour ça que la transmission est importante, parce que les jeunes ne savent pas ce qui s'est passé. On a beaucoup appris, on a fait beaucoup de liens à travers l'Afrique, des réseaux qui existent toujours. Malgré les souffrances, malgré les difficultés, malgré la pauvreté – même si je n'étais pas la plus défavorisée –, je le dis souvent : pas un seul regret. Ça m'a

<sup>28</sup> Source : Collection personnelle d'Eugénie Rokhaya Aw, consultée le 24 novembre 2020 à Dakar.

<sup>29</sup> Communauté oecuménique réunissant des églises à travers le continent africain, organisation régionale du Conseil oecuménique des Églises (COE), la CETA appelle, dès sa création en 1963 à Kampala, à l'indépendance des pays africains encore sous le joug colonial européen. Sous la présidence de Desmond Tutu, à partir de 1986, la Conférence se mobilise pour l'abolition du régime d'apartheid.

<sup>30</sup> Militante des droits civiques afro-américaine, Coretta King (1927-2006) a aussi été l'épouse de Martin Luther King Jr.

<sup>31</sup> Dans les années 1970, la pression exercée par l'opposition clandestine contribue à l'ouverture du régime de Senghor et à un multipartisme contrôlé, indexé sur quatre « courants de pensée », qui deviendra intégral à l'arrivée au pouvoir d'Abdou Diouf en 1981. S'en est suivie une relative démocratisation de la presse ainsi que deux alternances politiques (2000 avec l'élection d'Abdoulaye Wade ; 2012 avec l'élection de Macky Sall). Sur l'évolution de la presse, voir : Mourre Martin (2021), « Paysages médiatiques et transformations du journalisme au Sénégal depuis les années 2000. Entretien avec Ousmane Mangane », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/entmourre>.

coûté cher, sur le plan personnel, de la santé, de la carrière, à tout point de vue. Mais c'était extrêmement riche. C'est cette vie-là qu'on a menée ; une vie cloisonnée, avec beaucoup de discipline.

On a essayé d'apporter tout ce qu'on pouvait, mais il y a aussi beaucoup de choses qu'on a pensé avoir résolues. Moi, je me sentais beaucoup plus libre, à mon époque, même sous la répression. On a été réprimés politiquement, mais en même temps, par la suite, on a eu une parole relativement libre. Aujourd'hui, je vais être scrutée pour tout : pour les vêtements que je porte, si je bois un verre de vin, si je prends certaines positions. Nous, les femmes, on avait une parole relativement libre, une capacité de nous mouvoir dans l'espace public. Maintenant, de plus en plus, ce terrain-là commence à être perdu.

À une époque, on était tellement alignés sur les thèses chinoises de la « théorie des trois mondes<sup>32</sup> » que je me suis demandé : « Est-ce qu'on peut penser par nous-mêmes ? » Je sais que ça a créé beaucoup de remous. Mais pour moi, c'est peut-être ce tournant qu'on n'a pas été capables de systématiser. Dans le mouvement, il y avait plein d'éléments, d'initiatives, d'innovations qu'on aurait pu systématiser. Peut-être n'avons-nous pas été capables de capitaliser sur tout cela. Nous nous sommes laissés absorber par la répression, puis par l'alternance politique. Je pense que l'alternance politique a été extrêmement dommageable pour le mouvement<sup>33</sup>. C'est une question qu'on aurait dû discuter. Peut-être que ça a été une erreur de dissoudre toutes les structures du mouvement, qu'on aurait dû garder certaines d'entre elles. Le problème, c'est que quand vous restez trop longtemps dans l'opposition et que vous avez des ambitions politiques, vous devenez très vite des politiciens comme les autres. L'exercice du pouvoir politique est un exercice périlleux et qui vous perd. Mais maintenant, il faut bien qu'il y en ait qui l'exercent. Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

*À la mémoire d'Eugénie Rokhaya Aw (1952-2022)*

*Florian Bobin*

*Université Cheikh Anta Diop, Dakar (Sénégal)*

*Coréalisateur du documentaire Le Sénégal révolutionnaire (en cours de production)*

*Maky Madiba Sylla*

*Cinéaste – Linkering Productions (Sénégal)*

*Coréalisateur du documentaire Le Sénégal révolutionnaire (en cours de production)*

<sup>32</sup> Théorie élaborée par le dirigeant chinois Mao Zedong en 1974 présentant une division tripartite du monde : le premier monde étant celui des superpuissances (États-Unis et Union soviétique), le second monde celui des puissances intermédiaires (Europe, Canada, Japon) et le tiers monde réunissant l'ensemble des autres pays d'Asie (parmi lesquels la Chine), d'Afrique et d'Amérique latine, principale force d'opposition à l'hégémonie du premier monde, soutenu par le second. Cette théorie est contestée par le dirigeant de l'Albanie, Enver Hoxha, aligné ni sur l'Union soviétique, ni sur la Chine, et pour qui l'opposition entre pays « révolutionnaires » et « réactionnaires » demeure la démarcation fondamentale. Se constitue ainsi un « courant proalbanais », auquel adhèrent certains militants maoïstes sénégalais, créant un schisme au sein d'*And Jéf*.

<sup>33</sup> À la suite de deux chefs d'État issus du Parti socialiste (PS), ex-Union progressiste sénégalaise (UPS), l'élection présidentielle de 2000 marque la première alternance de partis au Sénégal. Abdoulaye Wade, dirigeant du Parti démocratique sénégalais (PDS), d'inspiration libérale, accède ainsi au pouvoir grâce à une large coalition de l'opposition constituée au premier plan des leaders historiques de la gauche clandestine des années 1970 (Landing Savané pour *And Jéf*; Abdoulaye Bathily pour la Ligue démocratique ; Amath Dansokho pour le Parti indépendant du travail). Voir : Bianchini Pascal (2021), « 1968 au Sénégal : un héritage politique en perspective », *Canadian Journal of African Studies/Revue canadienne des études africaines*, 55(2), pp. 307-329.

Illustration n° 4 : Amphithéâtre central du CESTI portant le nom d'Eugénie Rokhaya Aw Ndiaye depuis novembre 2022<sup>34</sup>



## Bibliographie

- BATHILY Abdoulaye (2018), *Mai 68 à Dakar ou la révolte universitaire et la démocratie*, Dakar, L'Harmattan-Sénégal.
- BAKARY Djibo (1992), « *Silence ! On décolonise...* ». *Itinéraire politique et syndical d'un militant africain*, Paris, L'Harmattan.
- BOBIN Florian (2022), « Omar Blondin Diop : un artiste et militant ouest-africain en mouvement », in M. L. MANGA (dir.), *Mobilités en Afrique de l'Ouest : Peuplement, territoires et intégration régionale*, Paris/Dakar, Hermann-Kala, pp. 121-142. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : [https://www.researchgate.net/publication/364637780\\_Omar\\_Blondin\\_Diop\\_un\\_artiste\\_et\\_militant\\_ouest-africain\\_en\\_mouvement](https://www.researchgate.net/publication/364637780_Omar_Blondin_Diop_un_artiste_et_militant_ouest-africain_en_mouvement).
- BOBIN Florian (2023), « “On tue vos fils, réveillez-vous”. Fragments d'une histoire de la répression politique au Sénégal (1960-1976) », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, 4.
- BORREL Thomas, BOUKARI-YABARA Amzat, COLLOMBAT Benoît et DELTOMBE Thomas (dir.) (2021), *L'empire qui ne veut pas mourir : une histoire de la Françafrique*, Paris, Seuil.
- BIANCHINI Pascal (2019), « The 1968 years: revolutionary politics in Senegal », *Review of African Political Economy*, 46(160), pp. 184-203. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/03056244.2019.1631150>.
- BIANCHINI Pascal (2021), « 1968 au Sénégal : un héritage politique en perspective », *Canadian Journal of African Studies/Revue canadienne des études africaines*, 55(2), pp. 307-329. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/00083968.2020.1841662>.

<sup>34</sup> Source : Photographie personnelle, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, 1<sup>er</sup> mars 2023. Une citation d'Eugénie Rokhaya Aw accompagne la bache installée à sa mémoire : « Mon plus grand rêve, le jour où l'on saura que le Sénégal a atteint un niveau exceptionnel en termes de démocratie, c'est le jour où les médias d'État deviendront des médias publics. »

- BLUM Françoise (2012), « Sénégal 1968 : révolte étudiante et grève générale », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 59(2), pp. 144-177. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : [https://www.cairn.info/article.php?ID\\_ARTICLE=RHMC\\_592\\_0144](https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=RHMC_592_0144).
- CÉSAIRE Suzanne (2009), *Le grand camouflage. Écrits de dissidence (1941-1945)*, Paris, Seuil.
- CORED, « Communiqué Hommage à Eugénie Rokhaya Aw Ndiaye », 12 juillet 2022. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://cored.sn/2022/07/communiqué-hommage-a-eugenie-rokhaya-aw-ndiaye/>.
- DIOP David (1956), *Coups de pylon*, Paris, Présence africaine.
- DURAND Monique, « Retour au bercail – Du Labrador à Dakar », *Le Devoir*, 30 décembre 2008. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/225237/retour-au-bercail-du-labrador-a-dakar>.
- FAYE Ousseynou et THIOUB Ibrahima (2003), « Les marginaux et l'État à Dakar », *Le Mouvement social*, 204(3), pp. 93-108.
- FONDATION ROSA LUXEMBOURG, Review of African Political Economy, *Les gauches révolutionnaires en Afrique subsaharienne (les années 1960 et 1970), une histoire politique et sociale à écrire*, colloque, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, 30 octobre-1<sup>er</sup> novembre 2019. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://www.revleftafrica.org/>.
- GUEYE Omar (2017), *Mai 1968 au Sénégal. Senghor face aux étudiants et au mouvement syndical*, Paris, Karthala, 336 p.
- MBOW Penda (2000), « Démocratie, droits humains et castes au Sénégal », *Journal des Africanistes*, 70(1-2), pp. 71-91. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : [https://www.persee.fr/doc/jafr\\_0399-0346\\_2000\\_num\\_70\\_1\\_1220](https://www.persee.fr/doc/jafr_0399-0346_2000_num_70_1_1220).
- MOURRE Martin (2021), « Paysages médiatiques et transformations du journalisme au Sénégal depuis les années 2000. Entretien avec Ousmane Mangane », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/entmourel>.
- RILLON Ophélie (2012), « Ces femmes que je ne saurais voir. Les dimensions sexuées de l'enquête de terrain en histoire », *Hypothèses*, 15(1), pp. 41-51.
- SENGHOR Lamine (2012), *La violation d'un pays, et autres écrits anticolonialistes*, présentation de David Murphy, Paris, L'Harmattan.
- SEEN Paap (présentateur), NDAO Fary (producteur) et DIENG Diouly (réalisateur), « Jo Diop, entraîneur de football et marxiste », *Héritages*, 18 octobre 2020. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://youtu.be/K8ZhWXupaOo>.
- SIMALLA Yannek, « Trois femmes prisonnières politiques au temps de Léopold Sédar Senghor : Eugénie Aw », *You Tube*, 19 mars 2019. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://youtu.be/tznbDNMU17s>.
- SOW Fatou (1997), « Les femmes, le sexe de l'État et les enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation au Sénégal », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 6. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cli0/379>.
- SOW Mouhamadou Moustapha (2021), « Crise politique et discours médiatiques au Sénégal : Le traitement informationnel des événements de décembre 1962 à Dakar », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, 1, pp. 119-142. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/01.sow>.
- SOW DIA Aïssatou (1995), « L'évolution des femmes dans la vie politique sénégalaise de 1945 à nos jours », mémoire de maîtrise, Université Cheikh Anta Diop de Dakar. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <http://bibnum.ucad.sn/viewer.php?c=mmoires&d=lides%5f2091>.
- WANE Ibrahima (2013), « Chanson populaire et conscience politique au Sénégal : L'art de penser la nation », thèse de doctorat, Université Cheikh Anta Diop de Dakar. URL : <https://archive.org/details/chanson-etconscience/chanson1/>.

## Bibliographie sélective des publications d'Eugénie Rokhaya Aw

- Aw Eugénie (mai 1973), « “La femme” au 1<sup>er</sup> Salon des artistes sénégalais », *Awa : la revue de la femme noire*, 4(nouvelle série), pp. 28-29. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : [https://www.awamagazine.org/acr\\_posts/may-1973-page-28/](https://www.awamagazine.org/acr_posts/may-1973-page-28/).
- Aw Eugénie Rokhaya, « 8 mars journée internationale des femmes. Le Code de la famille en question », *Sud Hebdo*, 8, 16 mars 1988, p. 6.
- Aw Eugénie (1990), « Communication et développement : pour une approche globale et africaine », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal.
- Aw Eugénie (octobre 1992), « Femmes et nutrition : les affamées du développement », *Parole à l'Afrique*, 1, pp. 25-37.
- Aw Eugénie Rokhaya (2000), *Local Initiatives in the African Great Lakes Region Community Voices and Sustainable Development*, Ottawa/Addis Ababa, Partnership Africa Canada. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : [https://www.africaportal.org/documents/91/Local\\_Initiatives\\_in\\_the\\_African\\_Great\\_Lakes\\_Region.pdf](https://www.africaportal.org/documents/91/Local_Initiatives_in_the_African_Great_Lakes_Region.pdf).
- Aw Eugénie Rokhaya (2001), « Paroles de femmes rwandaises : de la culture du génocide à la culture de la paix ?, 1994-1999 », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.
- AW-NDIAYE Eugénie Rokhaya (2001), « Rapports hommes-femmes : les crises en Afrique sont-elles des ferments du changement ? », in R. FENNEKE (dir.), *Hommes armés, femmes aguerries : Rapports de genre en situations de conflit armé*, Genève, Graduate Institute Publications, pp. 27-41. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://books.openedition.org/iheid/6132>.
- Aw Eugénie Rokhaya (2013), « La déontologie à l'épreuve des médias, de quelques cas en Afrique de l'ouest francophone », *Éthique publique*, 15(1). En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/ethiquepublique/1058>.
- AW-NDIAYE Eugénie Rokhaya (2015), « Family as church, pillar of the church as family », in A. E. OROBATOR, *The Church We Want: Foundations, Theology and Mission of the Church in Africa*, Nairobi, Paulines Publications Africa. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : [https://epublications.marquette.edu/marq\\_fac-book/247/](https://epublications.marquette.edu/marq_fac-book/247/).
- AW-NDIAYE Eugénie Rokhaya (2015), « Un discours audible et intelligible », in J.-J. CHEVAL et A. LENOBLE-BART (dir.), *Actualité d'André-Jean Tudesq*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 171-173. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://books.openedition.org/msha/6321>.
- Aw Eugénie Rokhaya (2018), « Compte rendu de Berit von der Lippe et Rune Ottosen (dir.), *Gendering War and Peace Reporting. Some Insights – Some Missing Links*, Oslo, Nordicom/University of Gothenburg, 2016, 278 p. », *Recherches féministes*, 31(2), pp. 235-240. En ligne, consulté le 15 mai 2023. URL : <https://www.erudit.org/en/journals/rf/2018-v31-n2-rf04300/1056251ar/>.